

### *Un Art du Temps qui sera Théâtre... un Rituel des dieux ?*

« Il y a dans notre époque, parmi tant d'autres erreurs sur lesquelles nous vivons, un mensonge social qui accorde au relatif et au contingent une véritable authenticité. À cause de je ne sais quelle commercialisation ou quel industrialisme, l'intermédiaire, le revendeur et le directeur passe-partout ont pris le pas sur l'artisan. » Louis Jovet<sup>1</sup>

Il y a cinquante ans, Jovet, alors exilé à Medellin, préfaçait son « Comédien désincarné » à l'intention des hommes de l'an 2000... Écho terrible pour la réalité présente qui paraît si peu éclairée, si peu éclairante ! Qu'attendons-nous de ce *métier* exigeant, de la vocation, de la profession de théâtre ? Que sommes-nous devenus... délaissés, serviteurs d'une science poétique unique, pour beaucoup sans troupe, sans lieu où pratiquer une discipline qui, en son acte, implique toute la nature humaine... nous, artisans par pléthore mais devenus fabricants de machines consommables et monnayables à souhait ?

Quelle espérance nous reste-t-il, à nous acteurs, chercheurs du dire, pour porter la vérité sur une scène ? Où est-elle cette *puissance réelle et supérieure* qui pour Jovet était une religion de l'esprit ? Depuis quelques années déjà, le silence se fait peu à peu, en sourdine, comme sciemment, sous la pression d'une culture institutionnalisée, étrangement figée en sa forme et ses effets, en un fonctionnement qui impose aux artistes un accommodement standardisé des créations, dérobant la pensée à un véritable foyer générateur d'auteurs et de projets inédits destinés aux publics de l'Art vivant.

L'art dramatique en est-il à devoir *abdiquer sa raison, son sens, son pouvoir d'émotion sur le libre arbitre du spectateur*<sup>2</sup> ? Chacun se tait, se terre en son génie ou se glorifie, n'accordant place à nul autre voisinage que le sien. Alors, comment batailler, comment résister, pour aujourd'hui pratiquer et transmettre ce matériau vibrant et terriblement humain, à une hauteur et virtuosité, qui est l'essence même de la vie et de la beauté ?...

Antoine Juliens, vous êtes un des rares professionnels du théâtre à avoir une démarche originale dans vos mises en scène, tant par l'ampleur que par la qualité ? Pourriez-vous nous parler du travail que cela a représenté ?

Chaque entreprise de création requiert un total investissement, et davantage par la prise en compte de projets tels que la *Nuit Dantesque* ou *Le Mystère de la Conversion de Paul Claudel* ; ils réclament, autant de la part des partenariats que des artistes, une complicité et une confiance hors du commun, au-delà de tous les consensus habituels. Ce qui peut et pourra laisser espérer, par de telles approches, une perception inédite de l'œuvre dans sa transmission au public.

Mais précisément, Antoine Juliens, entrons dans le vif du sujet : abordons quelques-unes de vos œuvres, et les défis qu'il vous a fallu relever. Je pense à votre Claudel créé à Notre-Dame de Paris...

Effectivement, cet *Oratorio théâtral* fut la toute première création scénique dans la Cathédrale ! Cela a demandé un travail considérable, en dépit de l'absence de tout soutien, hormis celui de

l'Archevêché de Paris : réunir toute une distribution - comédiens, artistes lyriques, organistes et chœur -, assurer les répétitions ainsi que le montage, et ce sans aucune sécurité ni de lieu ni de financement ! Pourtant, 35 artistes se sont engagés malgré les désinvoltures, les accidents et les refus auxquels on s'est confronté, à porter jusqu'au bout cette idée exceptionnelle parce que pionnière, confortée par les claudéliens et le Conseil de Notre-Dame.

Quels accidents ?

Ne pas avoir les conditions pour répéter pleinement, durant deux mois, et construire en bout à bout pareille réalisation avec le concours d'acteurs professionnels, de chanteurs de l'Opéra National de Paris, et un groupe d'étudiants en Art Dramatique, aurait pu paraître une gageure. Cependant, dans l'indifférence quasi-générale, le silence des médias et l'absence de soutiens techniques extérieurs, la Cathédrale fut comble et la création a reçu une écoute qui a dépassé toutes nos espérances.

Comment avez-vous fait pour parvenir, dans des conditions aussi précaires, à réunir une telle troupe pour un tel événement ?

La force de mon adaptation théâtrale, utilisant et valorisant tous les espaces de Notre-Dame de Paris, avec l'appui d'une création musicale de François Narboni, ne pouvait que susciter un désir de la part des interprètes. Mais le plus dur fut de garantir leur présence et le travail préparatoire, individuel et collectif. La conviction de ma démarche a eu raison de toutes les inquiétudes. Et surtout, tout a confirmé que rien n'a été vain.

Pourtant l'enthousiasme qui est le vôtre ne saurait éluder les difficultés, qui persistent toujours. Pourriez-vous les évoquer ?

Elles sont immenses, et préjudiciables, bien que stimulantes. Par le questionnement de la vie et le rôle de l'art dans notre société, à l'heure actuelle, au jour d'aujourd'hui, il faut que l'on puisse monter sur un plateau ! Et, pour ce faire, les lieux doivent se mettre au service des créateurs, et non l'inverse.

Précisément, votre questionnement sur la vie et le rôle de l'art dans notre monde semble s'inscrire dans la vision d'un Théâtre cosmopolitique...

Il faut savoir que dans la diversité des cultures et des croisements, la parole, en toute son expressivité créatrice, orale et gestuelle, doit prendre sens et délivrer rayonnement au travers de ses interprètes/propagateurs... C'est là où je vis, en France, qu'il me faut réussir et provoquer, par un travail qui est production d'un souffle de vie, la jonction entre l'homme et ses dieux, entre la pensée artistique et son accomplissement. D'où ma volonté de recherche d'une authenticité propre... C'est cela : trouver, par le jeu, la vérité !...

Et quelle est-elle cette vérité ?

Le jeu de l'âme qui se consume sur une scène.

Préalable à une vraie liberté ? Garantie d'ouverture et de spontanéité dans l'approche même de vos créations ?

Une liberté, oui... celle qui ne s'acquiert que lorsqu'un projet décroche accords et partenariats et se met concrètement en chantier ! Alors seulement peut se libérer l'esprit... Au-delà de tous phénomènes de mode, le théâtre constitue un outil qui se crée pour l'éternité... Cela s'inscrit dans un rapport à l'œuvre, en son aspect unique, existentiel et poétique, qui doit s'adresser à

un collectif, et qu'il s'agit de traduire scéniquement par la prise en compte et le respect de tous les publics. La vraie liberté consiste à atteindre l'œuvre en son secret intime avec l'ensemble de ses acteurs qui, grâce à un travail intense et responsable, l'expriment et font partager une vision semblable, où se produit une communion véritable, non convenue, avec un public en toute sa diversité : *telle est ma démarche liée au cosmopolitisme.*

Comme si, pour vous, le cosmopolitisme rimait avec l'universel ?

Ce terme, utilisé abusivement pour tous types d'événements et toutes perspectives créatrices, atteint un tel degré de vulgarisation qu'il se décharge de sa force ! Si l'universalité d'un objet culturel ou d'un spectacle est le but, ça ne doit en aucun cas être l'ambition première du créateur. Un acte ne devient exemplaire que par l'œuvre en son instant privilégié ; seul le temps déterminera la valeur éternelle du geste exprimé dans son immédiateté.

Parler de mode théâtrale, ou d'engouement pour tel courant, relève donc d'un contresens ?

Absolument. Il faut cesser de vouloir codifier ou confiner l'art vivant, mais, au contraire, révéler tous les courants culturels qui existent, se multiplient et qui existeront autant qu'il est et sera de créateurs. C'est l'écoute sincère et partagée de la richesse des personnalités et des langages que je réclame de la part des décideurs du spectacle vivant. Vu le risque de dérives et de déséquilibres profonds, il est urgent que les programmations ne soient plus l'exclusivité d'un diktat de managers, qui tendent à systématiser la pensée et les procédés sous un unique couvert institutionnel, et qui, depuis si longtemps, imposent leur politique unidirectionnelle... S'arrogeant tous droits, ils déterminent ce qui est, sera ou non représentatif de la voie nouvelle, ce qui appelle ou non à subventionnement, ce qui est bien ou mauvais pour le public, ce qui mérite ou non d'être mis à jour, d'être médiatisé ou passé sous silence...

Il est temps de pourvoir à un rééquilibrage des données fondatrices. Il faut déceler les ressorts qui propulseront le théâtre vers un *acte sacré*, tragique ou drôle, outrepassant toute fascination première, et que les responsables soient captés par une énergie artistique sensible - aujourd'hui étouffée -, et qui n'attend que des moyens d'existence pour irradier... avant que la détérioration d'un lien à l'Art et la perte d'une *vocation* ne deviennent irréversibles !

Mais qu'entendez-vous par acte sacré ?

Chaque projet est comme un noyau chargé d'une énergie qui lui est propre, et qui ne demande que l'écoute d'un créateur pour qu'il trouve sa place dans l'ordre de la création. Et l'accord qui doit naître entre l'esprit et le sentiment du créateur et l'œuvre à modeler doit faire partie d'un ordre plus grand que soi. On rentre alors dans la sacralisation d'un geste théâtral.

Est-ce pour vous une façon nouvelle de caractériser de nouveaux Mécénats ?

Absolument : les structures officielles fonctionnent en système clos. Du coup, on a absolument besoin de déceler d'autres moyens pour d'autres foyers d'expression de l'Art vivant. Un projet n'existe que lorsqu'il a la perspective de s'accomplir devant son public... puis de se développer à un niveau national et international ! Or, pour joindre ce public et *jouer sa vie* au théâtre, ce sont ces clés primordiales du processus d'action qui, pour nombre de créateurs et donc de Compagnies, sont aujourd'hui absentes de la vie culturelle en France : l'incohérence des répartitions, notamment financières, conduit à la sclérose généralisée de toutes formes artistiques originales et irréductibles, à une démoralisation des artistes, à une réduction drastique des possibilités de travail et à l'abandon *programmé* de toutes les structures non subventionnées... Il est urgent de reconstruire des équipes, d'inventer de nouvelles formes d'aides autonomes, de susciter de nouveaux Mécénats.

Concrètement, Antoine Juliens, que proposez-vous pour un changement ? Et votre idée des Mécénats ?

Il faut briser cette autarcie. Si l'État ne peut plus porter attention ni garantir d'autres subventionnements que ceux liés au patrimoine institutionnel, et décide, contraint, d'abandonner un vivier prometteur et représentatif d'une culture en effervescence... quelle perspective restera-t-il - pour ne pas perdre le potentiel acquis - sinon chercher de nouveaux soutiens privés ?

Comment, sinon par les Mécénats ?

On le dit : le théâtre est l'enfant pauvre des Mécénats... Si, en esprit libre, je veux monter des spectacles, il me faut sortir de cette impasse, trouver des interlocuteurs qui entendront et défendront les projets... de nouveaux Mécénats pour le spectacle vivant - à l'instar de ceux qui encouragent la Musique et les Arts plastiques ou qui financent le Sport, ou encore qui soutiennent certains événements importants tels que Festivals ou Entreprises exceptionnelles -, pourraient apporter une issue extrêmement prometteuse à l'art et au public de demain. Cela signifie que des Mécénats responsables, financiers et promotionnels, prennent conscience et soutiennent, sur le long terme, un développement de structures de création, de projets de création ou ensembles de projets... et en contrepartie sollicitent des artistes leur disponibilité pour une exploitation et prise en compte optimale des œuvres créées. Les mécénats s'y retrouveront en devenant les promoteurs d'un véritable renouveau dans le domaine d'un Art vivant...

Par désir de valorisation de ces œuvres, il existe tout un ensemble de lieux à réinvestir, à *habiter*, qui sont inutilisés, comme en attente de seconde vie... Quelle belle sauvegarde pour notre patrimoine !... À quand l'action ?

Il y a donc un aspect patrimonial à prendre en compte dans votre approche ?

Tout à fait. Que ces Mécénats s'engagent à étudier les possibilités matérielles, à confier aux créateurs, en carence de lieux, des *espaces non utilisés qui manquent aujourd'hui de façon cruciale* et qui permettraient de mettre en chantier et faire retentir ces œuvres, ainsi qu'à assurer leurs financements constructeurs.

Vous pensez à quels types de lieux ?

Tous les espaces oubliés ou fermés qui, présentant une infrastructure intéressante, conviennent à la mise en forme d'un univers scénique : les théâtres et cinémas abandonnés, lieux naturels et patrimoniaux : jardins et clairières, cours et musées, châteaux... et autres lieux : manufactures, ateliers et églises désaffectés... Il suffirait de les ouvrir aux Compagnies en quête de résidence, n'ayant pas accès aux structures officielles, afin qu'elles puissent exercer une action concrète et vivable avec leurs équipes.

Ce qui concrètement impliquerait un certain nombre de modalités. Quelles sont-elles ?

Ce qui importe est une véritable mise à disposition des lieux ; et qu'elle ne soit pas seulement un fait ponctuel ou purement événementiel mais, comme je l'ai dit, à durée indéterminée !

Quels sont les enjeux ?

Artistiquement, symboliquement, c'est la mémoire qu'il faut travailler - c'est-à-dire l'éternité vivante sous ses formes les plus absolues, les plus vastes, les plus exigeantes - et non pas la commémoration ! Si l'on veut réentendre le souffle du verbe agir, il convient de rendre

réellement signifiant un art vivant, parce que ce jeu questionnant l'homme doit être visible de tous les publics ; ce souffle confronte le spectateur au *mystère* de sa vie et de sa mort, et... il fait bouger les choses ! Il faut revenir au goût du Risque.

Mais comment un tel projet pourrait-il se traduire ?

Il faut que les différentes orientations, léguées par les créateurs, convergent vers des centres d'action commune, qu'entre artisans se rétablissent de véritables échanges, non plus exclusivement dans le but de défendre leurs droits ni de surenchérir sur des suppliques de moyens, mais pour réinsuffler un questionnement sur la pensée et la dynamique du travail, incitant une profonde mutation des mentalités et des fonctionnements artistiques. À l'instar du Cartel - Baty, Dullin, Jovet et Pitoëff -, il est fondamental que se ravivent et que se fondent des désirs de collaboration, des mises en commun de lieux, de distributions... pour l'harmonie d'une vocation véritable.

Votre vision rejoindrait celle du Théâtre antique... Je pense bien sûr aux Tragiques grecs...

Effectivement, porter ce Théâtre sur une scène fait partie de mes projets...

Le Drame serait donc un miroir de la Cité dans tous ses états...

Au sens où il est reflet de l'homme en ses forces vives, et, là où se croisent des millions d'individus, le théâtre ne demande qu'à ressurgir, le feu couve sous la cendre... L'art aide à traverser l'horreur du quotidien. Oui, je tiens à interpeller le public, même si le « beau » est cru !

Votre théâtre vise une forme de respect ?

Oui, le respect, mais le respect... il s'agit de le violer ! Il n'est jamais acquis... Pour moi, il y a avant tout l'humain et rien que l'humain face à ses dieux et face à ses démons. Ce qui implique, de la part de l'acte artistique, qu'il soit suffisamment chargé, nourri d'émotion - de tragédie et de légèreté - pour que le spectateur soit à même de faire ses propres choix.

Le respect contre le fétichisme ?

La force et l'humilité contre *les* fétichismes.

Vous avez une haute conception du public...

Il ne s'agit pas de s'asservir au public en lui donnant systématiquement ce qu'il réclame ou ne réclame pas, ou de lui faire gober toutes les médiocres apparences et esthétismes d'une culture imposée qui d'emblée le conforterait, mais de prendre tous les risques pour l'entraîner dans les sphères de l'insondable... Qu'il en sorte victorieux !

D'où vous vient cette confiance dans le public, à l'heure où le théâtre est perçu comme relevant d'un espace de plus en plus réduit et confiné ?

Il faut retrouver tout un sens de la passion liée au travail - et l'amour du verbe. Aimer au-delà de nous-même, ce qui conduit à l'Art... Alors, pour réactiver le dynamisme de la pensée, il est indispensable que les Mécénats relèvent le défi de l'énorme bagage culturel inédit et de l'héritage passé et présent qui ne demandent aujourd'hui qu'à émerger de tous les clivages. L'engagement de partenariats privés qui, avec le soutien de l'État, auront l'intuition juste du

devenir de la création vivante, deviendront les véritables ambassadeurs et révélateurs de l'art de demain, jusqu'à ce que les espaces nouveaux confèrent un *patrimoine vivant de l'humanité*.

Comme si s'établissait, pour vous, un lien entre Tradition et Modernité...

Oui, dans une pensée qui conduit à un rituel scénique. Fondé sur le vrai, il s'agit de donner un souffle neuf à une œuvre ancienne ou contemporaine pour en faire jaillir toute la portée, toute la sève de l'univers... Il faut s'extraire du pessimisme et du formatage ambiants pour amorcer un théâtre qui soit un rituel en ses puits de tradition et de modernité.

Alors, Antoine Juliens, l'Art du présent ?

Oui, au sens où l'acte théâtral doit se revivre, se reconditionner en un rituel perpétuel et renouvelé.

Entre les embaumeurs et les provocateurs, votre position n'est-elle pas intenable ?

Ma position vise à l'émergence du miracle instantané, lequel pour moi est le prix de résistance à toute forme d'imposture. Il me faut donc partir à la rencontre du public, de ses manques, de ses forces, de ses faiblesses, de sa part d'ombre et de lumière, de ses secrets.

C'est dire si votre souci des mécénats est étroitement associé à celui des publics, comme si tout convergerait vers une éthique artistique ?

Je redoute la pensée unique... Labiche a tout autant sa place que Shakespeare, Calderón ou Goethe... Il y a des voyages à entreprendre... Il faut aiguillonner les énergies et trouver ce dialogue du fonctionnement entre le spectacle vivant et les lieux d'architecture. Là, les Mécénats auront vocation primordiale à restructurer, avec les créateurs, la pensée d'un Art qui aujourd'hui n'existe pas en France !

Votre théâtre est donc missionnaire ?

Obligatoirement... Notre rôle est d'aller vers les publics, et ma pratique tend à valoriser une éthique.

Mais comment s'y retrouver, sans se disperser ? Vous parlez de voyages... Quelles sont vos trajectoires ? Et votre méthode ?...

Chaque artiste a en soi la perspective d'une œuvre : aussi, s'agit-il de la discerner, de trouver les repères justes qui lui permettront de se projeter d'un instant créateur à un autre instant créateur, d'un auteur à un autre auteur, d'entrer en accord avec une âme, d'en devenir amoureux.

Amoureux de l'âme... et l'hédonisme, Antoine Juliens ?

Pourquoi pas !... Il y a une forme de jouissance pour l'artiste et pour celui venu la partager, mais, au préalable, il y a le travail pour que l'acte se pose concrètement et pour réussir à lui donner forme. N'oubliez pas, nous devons entrer en représentation... c'est notre fonction !

On en arrive au cœur même de votre travail qui est de donner sens aux œuvres du passé par rapport aux besoins d'aujourd'hui... N'est-ce pas ce que vous avez voulu faire entendre dans votre adaptation de *La Divine Comédie* de Dante ?

Tout mon questionnement émerge des brûlures du passé qui ne cessent de ressurgir par à-coups, plus ou moins violemment, dans la poétique des différentes origines... Le cri de Dante, traversant les Enfers et accomplissant son périple pour atteindre les multiples cercles qui l'attireront à Béatrice, me fait entrevoir l'inépuisable fonds de regards humains pleurant leur désespoir. Et c'est cette rencontre continue, absolue, qu'il me faut sculpter sur une scène. Le Dante était une nécessité. Après Shakespeare - création d'une *Tempête* pour acteurs et ensemble instrumental -, puis la mise en espace et lumières du *Livre d'Orgue* de Messiaen à Sainte-Radegonde de Poitiers, la volonté de travailler sur la durée me fait recomposer le passé dans ces visages du spectateur présent. Une seule personne a permis et revendiqué l'accomplissement de ce périple initiatique : Michel Boédec.

Une création avec 25 artistes... pendant douze heures ! Qu'en attendiez-vous ?

Une invitation rare pour le public et un consensus créatif pour chaque artiste autour du verbe dantesque. Malgré des conditions d'incertitudes en la construction du spectacle, dans le dédale des salles du Musée Sainte-Croix de Poitiers, du Planétarium de l'Espace Mendès France et se développant jusqu'en extérieurs, face au ciel étoilé, le public a pu s'immerger dans les trois grandes périodes de l'œuvre sans jamais s'en extraire. Chaque spectateur est devenu progressivement un des protagonistes du texte de Dante. Un profond accord a retenti jusqu'au terme de la nuit. Au sortir de l'*Oratorio théâtral*, la lumière était évidente sur chaque visage. C'est ce sens du théâtre que je veux promouvoir.

Une expérience originale... la mise en scène acquérant ce pouvoir d'une icône...

Qui n'attend que son renouvellement...

Y compris pour les spectateurs ?

Et les interprètes ! Le verbe et la musique ont donné accès à un monde tangible, mais d'une dimension autre.

Celle de l'Art ?

Pas exclusivement !... celle d'une revalorisation, d'un réentendement, d'une pénétration nouvelle, inconnue jusqu'ici, d'un instant à l'écoute de l'œuvre. Ce *geste* a confirmé l'appel du public pour ce que se poursuivent et se perpétuent aujourd'hui de telles destinées dantesques.

Toujours votre vocation à travailler au devenir des œuvres et à l'éventail des perceptions, des courants et des méthodes qui s'en échappent...

Oui, certes. S'il existe une méthode en art, elle requiert l'exposition/exploration du monde qui puise dans les tragiques (Sophocle, Euripide...), les classiques (Racine, Molière...), les renaissants (Shakespeare, Cervantès...), les contemporains (Norén, Novarina, Berkoff, Bond...), mais surtout dans les courants qui ont connu une mutation, une interrogation par la dramaturgie du monde, ainsi que dans le légendaire de l'humanité.

Vous parlez de *geste artistique*, mais qu'en est-il de votre approche de la voix et de l'oralité ?

Ne me réclamant d'aucune école théâtrale, je *proviens* toutefois d'un carrefour d'influences : Brook, Kantor, Blin, Strehler... N'ayant appartenu à aucun système institutionnel, j'ai pu élaborer un Théâtre libre... des créations propres à une structure originale conjuguant l'oralité et la pensée musicale. L'essence de la création, pour moi, consiste à être disponible à tous les accidents et de la vie et de l'art.

J'ai eu la chance de travailler sur les textes de deux grands porteurs de la voix et du rythme, Claudel et Meschonnic. Dépassant tout concept individualiste, formaliste et dogmatique, à chaque approche effectuée sur l'un d'eux, leur verbe m'a véritablement conquis, initié et conduit à l'interprétation d'un chant intime et hurlant pour l'Homme.

Donc urgent ?

Oui, parce que dans le silence résonant se trace un geste unique et irrévocable en son temps de représentation.

Antoine Juliens, comment survivez-vous à de telles exigences, à de tels défis, en matière de logistiques, d'énergies humaines, techniques et financières ?

Effectivement, nous atteignons un point de non-retour. Un spectacle ne vit que s'il s'éprouve, et trouve en représentation son corps poétique, sa substance émotionnelle, et donc s'il se mesure à son public ! Plus il sera joué, plus il aura chance de s'affirmer en sa singularité. Obtenir deux uniques représentations pour un public bouleversé, et n'avoir aucune espérance de lendemains chargés de perspectives, et contraint de laisser disparaître le ferment créatif, quelle absurde situation à laquelle il me faut faire face et survivre !...

Quelles sont vos clés pour poursuivre ?

J'ai lu *la Vérité est ce qui est*<sup>3</sup>... Alors, je répondrai par une parole du poète Louis-René des Forêts, dans son *Face à l'immémorable : Où est-elle cette vérité d'expression liée au désir d'établir une relation avec le monde, sinon dans le mouvement ingénu par lequel on s'efforce de l'approcher sans toutefois espérer l'atteindre*.

Antoine Juliens, un architecte de la transparence ?

C'est le côté humaniste de mon théâtre, non idéologique, sans la démagogie et surtout sans abêtir le spectateur !

Qu'espérez-vous ?

Un théâtre vivant qui touche le cœur tant par le rire que par les larmes... Un lieu où je prendrai les risques de la transcription scénique, pour faire réentendre et développer les univers poétiques qui amorceront un dialogue joyeux et fécond avec les publics.

Forcément, puisque votre œuvre devient un univers... Et vos projets ?

Travailler avec le compositeur François Narboni sur Dylan Thomas, côtoyer le cri de Max Jacob ou le verbe claudélien avec l'organiste Michel Boédec, et encore questionner les œuvres de Jacques Offenbach... font partie de la diversité des rencontres que je tiens à accomplir...

Aller vers des auteurs dont la modernité, le cri percuteront la voûte céleste, là où le chœur - témoin vociférant -, nous révélera la grande et sublime interrogation qui se pose aujourd'hui en l'interprétation/incarnation du rôle, la profonde clameur qui doit gravir les hauts espaces et redescendre ensuite à l'intérieur des spectateurs, dans chaque être en particulier.

Oser engager une ré/évolution culturelle devient primordiale pour la santé du spectateur. Mais qui le permettra ?

Juin-Juillet 2006

Louis Jouvet (*Réflexions du Comédien*)<sup>1</sup> - (*Le Comédien désincarné*)<sup>2</sup>

Éric Edelmann (*Jésus parlait araméen*)<sup>3</sup>